

**SOUS LA DIRECTION D'ÉRIC BÉDARD
AVEC LA COLLABORATION DE MANON LEROUX**

**FIGURES
MARQUANTES
DE NOTRE
HISTOIRE**

VOL.1 : BÂTIR

v1b éditeur

Introduction

Des vertus d'une histoire incarnée

par Éric Bédard, historien

Difficile d'oublier ma soirée du 3 février 2015, la toute première entrevue de *Figures marquantes de notre histoire*. Je reçois ce soir-là Louise Harel, une communicatrice d'expérience, et il sera question de Jeanne Mance et des pionnières de la Nouvelle-France. Quelques minutes avant d'entrer en scène, je comprends mieux le trac des acteurs, les soirs de première. Depuis les coulisses, je vois l'auditorium de la Grande Bibliothèque se remplir et je note la présence de plusieurs personnalités qui ont répondu à l'invitation de la Fondation Lionel-Groulx. On me souffle à l'oreille que des chaises ont été ajoutées à l'arrière pour ceux qui n'avaient pas réservé leur place en ligne. Il y a beaucoup de fébrilité dans l'air : le personnel de BAnQ guide le public et s'occupe de la sécurité ; le réalisateur de MATv est aux aguets, l'équipe technique, fin prête, les quatre caméras, bien réglées pour capter l'événement. Quelques secondes avant qu'on n'annonce mon entrée en scène, je répète machinalement mes notes de présentation, apprises par cœur. Les historiens sont formés pour faire de la recherche, écrire des articles savants, donner des cours, prononcer des conférences, répondre à des questions, mais certainement pas pour animer des *shows* de télé. Suis-je vraiment à ma place ? Ai-je ce qu'il faut ? Il est un peu tard pour me poser ce genre de questions...

Au signal du régisseur, j'écarte le rideau. Les applaudissements sont nourris ; commence pour moi une magnifique aventure.

Après cette soirée, et jusqu'à la dernière émission du 9 mai 2023, je recommencerai le même manège à cinquante-huit reprises, très souvent à guichets fermés. Ces événements publics des *Figures marquantes de notre histoire* seront suivis par 15 000 personnes en salle, tandis que 150 000 spectateurs les visionneront sur notre site web. Ce n'était pas du tout le plan initial. Depuis sa création jusqu'au début des années 2010, la Fondation Lionel-Groulx avait été un centre d'archives qui commanditait à l'occasion des publications savantes sur le chanoine. Confrontés à des enjeux financiers qui assombrissaient l'avenir de la Fondation, ses dirigeants avaient décidé d'opérer un virage et de s'ouvrir au grand public. C'est dans cet esprit qu'avait été organisée la série des *Dix journées qui ont fait le Québec*, laquelle avait connu un très beau succès. Pendant trois ans, des chercheurs étaient venus présenter des moments marquants de notre histoire et le public avait été au rendez-vous. Le livre qui regroupe ces conférences d'une heure, paru en 2013 et réédité en format de poche en 2020, est devenu un best-seller¹ ! C'est cette même formule que la Fondation comptait répéter avec les *Figures marquantes de notre histoire*, censées tenir l'affiche pendant une seule saison. Mais devant le succès de cette première série de conférences, tous les partenaires se sont mis d'accord pour poursuivre l'aventure.

Le retour de la biographie

Indépendantiste de la première heure, militant syndical, auteur et éditeur respecté, Pierre Graveline a été l'idéateur de *Figures marquantes*. Directeur général de la Fondation Lionel-Groulx chargé d'opérer le virage « grand public », il avait eu l'idée des *Dix journées* et conçu le projet de la nouvelle série. L'ancien chroniqueur du *Devoir* avait le sens de la formule, car plus je me suis investi dans l'animation, plus j'ai trouvé l'expression « figures marquantes » pertinente et lumineuse.

1. Pierre Graveline (dir.), *Dix journées qui ont fait le Québec*, Montréal, VLB, 2013 ; Typo, 2020.

Pertinente parce qu'elle permettait d'accéder au passé en découvrant des personnages de chair et d'os. Des siècles durant, le genre biographique a été à ce point dominant que François Dosse parle d'un « âge héroïque² » : du Plutarque des *Vies parallèles* jusqu'aux panégyriques de saints du XVII^e siècle, le passé se présentait souvent comme une vaste galerie de modèles à imiter. « Nous n'écrivons pas des *Histoires* mais des *Vies* », disait Plutarque au tout début de l'ère chrétienne, « et d'ailleurs ce ne sont pas toujours les actions les plus éclatantes qui montrent le mieux la vertu ou le vice : un petit fait, un mot, une plaisanterie révèlent souvent mieux un caractère que les combats sanglants, les batailles rangées ou les sièges les plus importants³ ». De la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 1980, sociologues, anthropologues et autres sémioticiens patentés vont réduire ces « petits faits » à des anecdotes sans intérêt. D'Émile Durkheim à Pierre Bourdieu, et de Claude Lévi-Strauss à Roland Barthes, une batterie de chercheurs et d'intellectuels, convaincus de la scientificité de leur approche disciplinaire, vont s'échiner à dégager les lois de l'histoire et de l'agir humain, les « structures » matérielles ou langagières qui conditionnaient nos actions, souvent à notre insu. Très influencés par ces penseurs, les historiens vont rapidement leur emboîter le pas, notamment au sein de l'école française des Annales, très influente au Québec⁴. De sorte que pendant un siècle, le « social » allait complètement écraser le « particulier »⁵ : les structures de classes déterminaient la pensée et l'action des acteurs. La biographie ? Un genre bourgeois, répétaient les marxistes, pour qui ces récits de vie légitimaient un ordre social injuste en perpétuant l'illusion que la volonté individuelle ou le hasard

-
2. François Dosse, *Le pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte/Poche, 2011, p. 133-211.
 3. Plutarque, « Vie d'Alexandre », *Vies parallèles*, I, Paris, GF-Flammarion, 1995, p. 39.
 4. François-Olivier Dorais, *L'École historique de Québec. Une histoire intellectuelle*, Montréal, Boréal, 2022, 476 p. ; lire à ce sujet les textes de Louise Dechêne, Paul-André Linteau et Gérard Bouchard, dans Éric Bédard et Julien Goyette (dir.), *Parole d'historiens. Anthologie des réflexions de l'histoire au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2006 ; et Alfred Dubuc, « L'influence de l'école des Annales au Québec », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 33, n° 3, décembre 1979, p. 357-386.
 5. Nathalie Heinich, « Préface », Edgar Zilsel, *Le Génie. Histoire d'une notion, de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Minuit, 1993, p. 7.

expliquaient le succès des uns et l'échec des autres. Ce matérialisme historique et ce structuralisme connaîtront une importante vogue au Québec, et pas seulement chez les adeptes de l'histoire sociale, longtemps hégémonique à l'université. Au sein de l'école de Montréal, des historiens comme Maurice Séguin et Guy Frégault, tous deux attachés à l'histoire nationale, ne seront pas pour autant sur la même longue d'onde. « Après avoir lu votre *François Bigot*, dira le premier à propos de la biographie du second, le lecteur en sait plus sur l'argenterie de l'intendant et sur les jeux de société de l'époque qu'il n'en apprend sur l'évolution économique de la colonie pendant la guerre de Sept ans⁶ ». Au tournant des années 1990, alors que je complétais mon premier cycle en histoire à l'Université de Montréal, je me souviens qu'un vieux professeur avait déploré que Pierre Goubert, chantre de l'histoire sociale en France, ait condescendu à écrire une biographie de Mazarin. Quel gaspillage !

Ce procès fait à la biographie a lentement mais sûrement perdu de son intensité à la fin du siècle dernier, y compris chez les historiens de profession. Effets combinés du retour du sujet et de l'événement dans l'histoire⁷, d'une redécouverte de la dimension littéraire du récit historique et peut-être aussi d'une saine volonté de se rapprocher d'un public plus large, les historiens ont recommencé à écrire des biographies⁸. Même les sociologues et les littéraires se sont mis de la partie et ont proposé d'excellents ouvrages sur des personnages qui méritaient de faire l'objet de ce type d'enquête⁹. Il s'agit bel et bien de la réappropriation d'un genre et non de sa « redécouverte », puisque des

-
6. Cité par Michel Brunet, « Guy Frégault : l'itinéraire d'un historien de *La Civilisation de la Nouvelle-France* (1944) à *La Guerre de la Conquête* (1955) », *Guy Frégault (1918-1977). Actes du colloque tenu au Centre en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa*, Montréal, Bellarmin, 1981, p. 36.
 7. Martin Pâquet et Érick Duchesne, « De la complexité de l'événement en histoire. Note de recherche », *Histoire sociale/Social History*, vol. 34, n° 67, mai 2001, p. 187-196.
 8. Voir les réflexions d'Hélène Pelletier-Baillargeon, Julien Goyette, Yvan Lamonde, Andrée Lévesque, Suzanne Morton, Claire Dolan et Yves Gingras dans le dossier « Biographie et histoire », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 54, n° 1, été 2000, p. 67-133.
 9. Je pense notamment aux sociologues Marcel Fournier (Marcel Mauss et Émile Durkheim), Jean-Philippe Warren (Edmond de Nevers et Honoré Beaugrand) et aux littéraires François Ricard (Gabrielle Roy), Pierre Nepveu (Gaston Miron) et Michel Biron (De Saint-Denys Garneau).

journalistes n'avaient jamais cessé d'investir le champ biographique, comme le montre le succès des gros ouvrages d'un Pierre Godin sur Daniel Johnson et René Lévesque, d'une Hélène Pelletier-Baillargeon sur Olivar Asselin, d'une Micheline Lachance sur le cardinal Léger, ou d'un Pierre Duchesne sur Jacques Parizeau et Guy Rocher.

On peut se réjouir que l'approche biographique soit sortie de son purgatoire car je reste convaincu que cette voie d'accès vers le passé est très riche, même si elle doit être complétée par d'autres types de recherches historiques. C'est que la biographie fournit beaucoup de connaissances, surtout si l'auteur s'est informé du contexte politique et culturel de l'époque à laquelle évolue son personnage. Suivre une Marie de l'Incarnation ou un Téléphore-Damien Bouchard, c'est découvrir un milieu social, des institutions éducatives forgées par des valeurs et un imaginaire, des conditions matérielles concrètes qui ont pu, par exemple, faciliter la vocation de la première ou rendre difficile l'insertion professionnelle du second. Étudier ces personnages, c'est aussi s'intéresser à un univers intellectuel qui a influencé une pensée et des actions, des dynamiques de pouvoir qui ont contribué à brimer les femmes, les ouvriers sans protection ou tout un peuple d'origine française. Expliquer la Réforme catholique du xvii^e siècle, les Lumières du xviii^e siècle, les idées républicaines du xix^e siècle, l'émancipation des femmes et l'émergence du mouvement indépendantiste du xx^e siècle, c'est un exercice souvent abstrait. En revanche, raconter la vie de Jeanne Mance, Pierre du Calvet, Louis-Joseph Papineau, Éva Circé-Côté ou Jacques Parizeau illustre plus concrètement les convictions d'une époque, mais aussi ses dilemmes.

L'étude d'un personnage permet souvent de constater que le milieu, les origines sociales, le contexte générationnel ou le genre ne déterminent pas complètement la vie et la conduite d'un être humain ; un destin, c'est aussi une série de décisions, parfois prises sans trop réfléchir, parfois longuement mûries. Voilà pourquoi, en plus de fournir quantité de connaissances, la biographie captive tant par sa portée existentielle. Étudier des vies, c'est presque toujours découvrir des femmes et des hommes qui, comme nous, ont été confrontés à

des passages à vide, à des échecs, à des doutes, à des drames, mais qui se sont relevés. À trente ans, Émilie Gamelin avait enterré ses enfants et un mari aimé, tous emportés par la maladie. En dépit de ces malheurs, elle a trouvé en elle une force intérieure qui lui a permis de se relever, d'aider les autres et de donner un sens fort à son existence. En apprendre plus sur le parcours de personnages hors norme, c'est prendre conscience que nous avons tous une certaine emprise sur nos vies, que notre histoire personnelle n'est pas entièrement conditionnée par des forces qui nous dépassent et nous échappent.

Du « héros » à la « figure marquante »

Celles et ceux que nous appelons des « figures marquantes » ne sont pas nécessairement des « modèles », des « héros » ou des « grands hommes ». Le but de l'entreprise est moins d'édifier que de comprendre ; moins de construire un panthéon que de se pencher sur des êtres emblématiques de certains moments de notre histoire. La mystique Marie de l'Incarnation, l'ultramontain Ignace Bourget, la féministe maternaliste Marie Gérin-Lajoie (mère), l'autoritaire Maurice Duplessis sont en bonne partie étrangers aux valeurs de ce début de *xxi*^e siècle – une période qui a elle aussi ses angles morts, comme le souligneront sûrement les historiens de demain. Mais ces personnages n'en ont pas moins marqué leur temps. Les caricaturer appauvrit notre compréhension du passé.

Notre époque se méfie instinctivement des « héros », non sans raison. Longtemps, l'héroïsme a été associé aux faits d'armes, aux exploits militaires. Avec l'industrialisation des conflits et les millions de morts des deux guerres mondiales, ce type de gloire a presque complètement disparu. Les héros militaires, s'il y en a encore, sont devenus les résistants, les objecteurs de conscience ou les soldats inconnus, fauchés sans avoir pu déployer un semblant de bravoure¹⁰. Par ailleurs, à partir du *xviii*^e siècle, on commence à préférer le

10. Jean-Michel Chaumont, « Du culte des héros à la concurrence des victimes », *Criminologie*, vol. 33, n° 1, printemps 2000, p. 167-183.

« grand homme » au « héros », comme l'illustre Voltaire avec ce mot d'esprit, en 1735 :

Vous savez que chez moi les grands hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les saccageurs de provinces ne sont que des héros¹¹.

Le « grand homme » des Lumières était ce personnage issu du peuple qui avait montré des talents supérieurs et servi son pays. À partir de cette époque, la gloire et la célébrité ne seraient plus seulement l'apanage des rois, des généraux et des aristocrates qui s'étaient distingués sur les champs de bataille, mais de tous ceux qui auraient servi ou fait rayonner la patrie, par leur génie artistique, scientifique ou politique¹².

Cependant, à l'instar du « héros », le « grand homme » n'a plus la cote, et pas seulement parce qu'il est associé au genre masculin. C'est que cette notion a connu sa fortune grâce aux États-nations, qui se cherchaient des modèles pour légitimer un cadre plus moderne que celui de royaumes gouvernés par des dynasties. Or, depuis la Seconde Guerre mondiale, le concept d'État-nation lui-même fait désormais l'objet d'un procès tenace et sans merci. Des « progressistes » le réduisent le plus souvent au repli ethnique ou à l'expansionnisme colonial. Les pourfendeurs du « roman national » montrent, livre après livre, que la construction sociale du « grand homme » est subordonnée à une cause, un parti, des institutions, un régime, sinon une forme sournoise de domination. Le mouvement de déboulonnement des statues et les changements de toponymes participent de cet état d'esprit, j'allais dire de ce soupçon qui pèse sur les « grands hommes ».

11. Cité dans Jean-Claude Bonnet, *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, 1998, p. 33.

12. Daniel Fabre, « La fabrique des héros », dans Pierre Centlivres, Daniel Fabre, François Zonabend (dir.), *La fabrique des héros*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1998, p. 233-318 ; Alain Corbin, *Les héros de l'histoire de France*, Paris, Points histoire, 2011, 210 p.

Admirer n'est pas idolâtrer

Ce soupçon, à quoi l'attribuer ? Au régime démocratique, d'abord : « Le démocrate aime l'homme, écrit Régis Debray. Il n'aime pas les grands hommes. Ceci parce que cela. La grandeur est à tous et la souveraineté populaire ne peut s'incarner en un seul¹³ ». En régime d'égalité, les têtes qui dépassent, les êtres qui dominent leur époque inspirent souvent la frayeur d'une dérive autoritaire, surtout ces derniers temps. On le sait, de telles dérives n'ont pas manqué au xx^e siècle et d'aucuns prédisent leur retour en force. Les tyrannies totalitaires ont profondément marqué les esprits, et pour cause. Désorientées par des crises sociales et politiques, les sociétés de masse ont parfois opté pour des chefs charismatiques et providentiels qui promettaient de rétablir l'ordre en débarrassant la société de ses « parasites » et en faisant sauter toutes les médiations qui altéraient la relation directe du chef à son peuple. La méfiance de l'époque pour les héros ou les grands hommes tient également à une « métamorphose de la grandeur ». À l'ère de l'industrie du divertissement et des réseaux sociaux, la célébrité semble avoir éclipsé la gloire des personnages historiques. L'admirateur a été remplacé par le fan, et la visibilité médiatique a toutes les allures d'une « version pervertie ou dégradée de la renommée¹⁴ ». Il n'est plus nécessaire d'avoir accompli quelque chose pour être admiré : il suffit de passer à la télé, d'être présent sur les réseaux sociaux, d'être vu le plus souvent possible.

Si on se méfie des héros ou des grands hommes du passé, c'est enfin parce qu'on craint de perdre son sens critique au profit d'êtres qui sont rarement parfaits, et dont les valeurs sont généralement très éloignées de celles de notre époque. Un goût trop prononcé pour l'alcool ou les femmes, une correspondance qui révélerait des préjugés : rares sont ceux qui échappent aux foudres du magistère moral de notre présent. Le soupçon qui pèse sur les « héros » et les « grands hommes » est emblématique d'un rapport trouble et conflictuel au

13. Régis Debray, *À demain de Gaulle*, Paris, Folio, 1996, p. 75.

14. Alex Gagnon, *Les métamorphoses de la grandeur. Imaginaire social et célébrité au Québec (de Louis Cyr à Dédé Fortin)*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2020, p. 17.

passé, souvent réduit à quelque désespérante « grande noirceur » raciste, coloniale et patriarcale.

Les raisons de se méfier sont nombreuses et parfois convaincantes. Pour autant, notre tendance « naturelle » à admirer plusieurs figures du passé est loin d'avoir disparu. Nous sommes nombreux à estimer que le scepticisme radical à l'endroit de tous ces devanciers assèche l'esprit lorsqu'il prend tout en surplomb, ignore les pulsions contradictoires qui nous traversent tous, fait de nous des inquisiteurs impitoyables. Il est possible d'« admirer sans abdiquer¹⁵ », sans renoncer à son esprit critique, à sa liberté de juger. Se donner le droit d'inventaire reste essentiel : sélectionner, dans un héritage, ce qu'on estime encore important, précieux ; ne surtout pas *adhérer* aveuglément aux personnages qui nous inspirent, comme s'il s'agissait d'un bloc à prendre ou à laisser. À la suite du critique littéraire Michel Crépu, distinguons l'admiration de l'idolâtrie : la première est révérence et « élévation de soi », la seconde une soumission malsaine, une « fusion qui absorbe tout dans une folle étreinte¹⁶ ». Admirer, soutient quant à lui le cinéaste Bernard Émond, est une « sorte de gratitude » pour des femmes et des hommes souvent plus grands que nature, un acte d'humilité, de respect et de reconnaissance pour des êtres d'exception qui ont su affronter l'adversité ou porter des causes, des valeurs ou des idées qui nous sont chères. Admirer serait même selon lui un devoir civique : « nous avons la responsabilité de maintenir vivant et de transmettre un amour des œuvres, des cultures et des traditions qui enrichissent l'expérience humaine¹⁷ ».

*

L'animation de *Figures marquantes de notre histoire* a été pour moi une expérience intellectuelle et humaine extrêmement enrichissante.

15. Régis Debray, *op. cit.*, p. 84.

16. Michel Crépu, *L'admiration. Contre l'idolâtrie*, Paris, Autrement, 2017, p. 13.

17. Bernard Émond, « De l'admiration », *Relations*, n° 780, septembre-octobre 2015, p. 10. Sur l'admiration, lire aussi Stéphane Stapinsky, « L'éternel retour de l'admiration », *Encyclopédie de l'Agora*, 13 septembre 2020 [en ligne].

Cette série m'a fait découvrir des domaines du savoir que je connaissais peu ou superficiellement, notamment ceux dans lesquels beaucoup de femmes s'étaient investies : le soutien aux plus démunies (Marguerite d'Youville, Émilie Gamelin, Marie Gérin-Lajoie fille), l'opéra et la chanson (Emma Albani, La Bolduc, Pauline Julien), l'art culinaire (Jehane Benoît), la profession de « garde-malade » (Charlotte Tassé). L'histoire du théâtre (Gratien Gélinas), de la littérature (Gaston Miron, Laure Conan, Gabrielle Roy), de la presse (Ludger Duvernay, Robertine Barry, Honoré Beaugrand) et de la science (Marie-Victorin, Armand Frappier) m'étaient également moins familiers. Même s'il faut parfois donner des cours d'introduction aux étudiants du premier cycle, l'université encourage l'hyperspécialisation, les sujets de recherche nichés qui justifient l'obtention des subventions. Pour mon plus grand bonheur, cette série aura fait de moi un historien « généraliste » ! L'expérience a également été humaine, je l'ai dit : quel privilège de pouvoir m'entretenir avec tous ces passionnés et ces érudits, et de les présenter à un plus large public ; quelle chance de pouvoir échanger avec François Ricard, quelques semaines avant qu'il ne découvre la maladie qui allait l'emporter trop tôt ; quel plaisir de recevoir des personnalités appréciées du public comme Yannick Villedieu, Serge Bouchard, Biz, Chrystine Brouillet ou Johanne Liu.

Il n'a pas été simple de sélectionner cinquante-neuf personnages qui – c'est la mission de notre Fondation – ont « œuvré au développement et au rayonnement de la nation québécoise ». Le choix dépendait d'abord du thème de la saison. Comme les figures que nous avons présentées dans la première saison de l'émission étaient aussi censées être les seules, la sélection initiale avait une visée synthétique. La deuxième saison s'est arrimée à la commémoration du 375^e anniversaire de Montréal, alors que les trois suivantes portaient sur des périodes précises de notre histoire : la Nouvelle-France ; le XIX^e siècle, qui fut celui des Patriotes ; le XX^e siècle, marqué par la Révolution tranquille. Les deux dernières saisons ont, quant à elles, été consacrées à des figures marquantes de la liberté et de la solidarité, valeurs phares de l'expérience historique des Québécois. Avant chaque saison,

le comité des historiens de la Fondation se réunissait pour discuter d'une première ronde de personnages¹⁸. Il nous importait notamment de présenter ou de faire découvrir des figures féminines et de couvrir les différents domaines de l'activité humaine. Les débats étaient parfois serrés, mais chaque fois, nous en arrivions à un consensus. Le défi était ensuite de trouver le bon invité et de nous assurer que, pour les personnages un peu moins connus, une documentation suffisante était disponible. Nous aurions voulu présenter des grandes figures autochtones comme Anadabijou ou Kondiaronk, mais les sources étaient rares et les spécialistes, trop peu nombreux. Cela dit, il a beaucoup été question des peuples autochtones dans cette série, de façon transversale. Les vies de Samuel de Champlain, de Gabriel Sagard ou de Pierre Esprit Radisson, racontées par Denis Vaugeois, Alain Beaulieu ou Martin Fournier, permettent d'en apprendre beaucoup sur leurs mœurs, leurs cultures et leurs représentations du monde.

Le présent ouvrage inaugure une série de trois. Chaque volume aura un fil conducteur, une sorte de thématique. Les figures de ce premier volume ont toutes en commun d'avoir *bâti* quelque chose : un site français permanent dans la vallée du Saint-Laurent (Samuel de Champlain), une œuvre sociale indispensable (Marie de l'Incarnation, Marguerite Bourgeoys, Marguerite d'Youville), une population solidement enracinée sur un territoire (les Filles du Roy), une Église omniscente (Ignace Bourget), un écosystème scientifique (Marie-Victorin), une profession (Charlotte Tassé, Lionel Groulx), des canons littéraires (Gabrielle Roy, Gaston Miron), un parti politique indépendantiste à même de prendre le pouvoir (René Lévesque). Environ les deux tiers des textes des conférenciers invités seront publiés dans les trois volumes de cette série. Il s'agit des contributions dans lesquelles les auteurs se sont le plus « investis ». En plus de fournir les repères biographiques essentiels, tous offrent un regard un peu plus engagé sur le personnage étudié, pour expliquer certaines orientations de son

18. Lucia Ferretti, Xavier Gélinas, Gilles Laporte, Marie Lavigne et moi-même, assistés par la direction générale, avons fait partie de ce comité à un moment à un autre.

parcours ou défendre un héritage. Tous les textes retenus ont été revus par leurs auteurs, en étroite collaboration avec l'historienne Manon Leroux, que je remercie chaleureusement pour sa coordination efficace du travail d'édition, et pour le tact dont elle a fait preuve avec les spécialistes tout au long de la mise en forme des manuscrits.

Montréal, septembre 2023

Table des matières

Introduction	9
par Éric Bédard	
I. Samuel de Champlain (1567-1635)	21
par Denis Vaugeois	
II. Marie de l'Incarnation (1599-1672)	41
par Dominique Deslandres	
III. Marguerite Bourgeoys (1620-1700)	63
par Denys Chouinard	
IV. Les Filles du Roy	93
par Danielle Pinsonneault	
V. La Vérendrye, père et fils (1685-1794)	111
par Serge Bouchard	
VI. Marguerite d'Youville (1701-1771)	145
par Dominique Laperle	
VII. Ignace Bourget (1799-1885)	171
par Lucia Ferretti	
VIII. Lionel Groulx (1878-1967)	199
par Charles-Philippe Courtois	

IX. Marie-Victorin (1885-1944)	231
par Yves Gingras	
X. Charlotte Tassé (1893-1974)	253
par Alexandre Klein	
XI. Gabrielle Roy (1909-1983)	269
par François Ricard	
XII. René Lévesque (1922-1987)	293
par Martine Tremblay	
XIII. Gaston Miron (1928-1996)	311
par Pierre Nepveu	
Remerciements	337